


Pigault-Lebrun

**Les Rivaux D-Eux-Mêmes : Comédie En Un Acte Et En Prose : Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité, le 22 thermidor, an VI.**

A Hambourg: A Hambourg: chez Mees Père et Comp.: De l'imprimerie de Frédéric Hermann Nestler, 1800

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734505109>

Druck Freier  Zugang



D n V, e.

1345.



Landesbibliothek  
Mecklenburg-Vorpommern  
Günther Uecker

[http://purl.uni-rostock.de/rostdok/ppn1734505109/phys\\_0001](http://purl.uni-rostock.de/rostdok/ppn1734505109/phys_0001)





1902

7

. OnVe

11345



LES RIVAUX  
D'EUX-MÊMES,  
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

—∞∞—  
*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre  
de la Cité, le 22 thermidor, an VI.*



A HAMBOURG,  
chez MEES PÈRE et Comp., au Magasin de musique  
et pièces de théâtre, au Dammthorstrasse.

—∞∞—  
*De l'imprimerie de Frédéric Hermann Nestler.*

1800.

*OnTe*

*Perle*



---

PERSONNAGES.            ACTEURS.

*Citoyens.*

DUPONT, aubergiste et maître de poste, FAUR.  
DERVAL, } Officiers de cavalerie au { CLAUZEL.  
FORVILLE, } même régiment . { CHEVALIER.  
Madame Derval . . . . . FAUR.  
LISE, suivante de Madame Derval . TOUSSAINT.  
Gerçon d'auberge, *parlant* . . . . . BUISSON.  
Officiers de différens corps. }  
Garçons d'auberge.            } *Personnages muets.*

---

*La scène est dans une auberge de village, à six  
lieues de Paris, sur la route de Flandres.*

---



---

LES RIVAUX  
D'EUX MÊMES;  
COMÉDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

*Le théâtre représente un salon commun, avec des portes de côté; une table avec papier, plumes et encre.*

DUPONT, GARÇONS D'AUBERGE.

DUPONT.

Allons, enfans, de l'activité, ou zèle. Que toutes les chambres soient prêtes et surtout de la plus grande propreté. Ou je me trompe fort, ou la tournée sera bonne. Nous sommes sur la route de Flandre, les officiers blessés à Fontenoy, se font transporter à Paris, il y en aura qui auront besoin de repos, d'autres seront obligés d'attendre mes postillons et mes chevaux; nous les recevrons de notre mieux, et nous les garderons le plus long-tems que nous pourrions. Ne perdons pas de tems, que chacun se rende à son poste. (*On sort.*) Vous, monsieur le chef de cuisine, courez le village avec vos aides, et prenez ce que vous trouverez de mieux; il n'y a rien de trop bon pour des vainqueurs; allez, mon ami, allez.

SCÈNE II.

DUPONT, seul.

C'est un homme bien précieux que ce maréchal de Saxe! il bat les Anglais et fait les Affaires des aubergistes, et des maîtres de poste; c'est vraiment un homme admirable. Tâchons de faire notre métier, comme il vient de faire le sien. (*écoutant.*) Oh, oh, une voiture! c'est de bonne heure. Voyons ce que c'est.

SCÈNE III.

DUPONT, UN GARÇON.

C'est une demoiselle dans un cabriolet.

DUPONT.

La demoiselle dans ce salon, le cabriolet sous la remise; et le cheval à l'écurie. (*Le garçon sort.*)

## SCÈNE IV.

DUPONT, *seul.*

Une demoiselle! je n'en suis pas fâché: nos officiers ne les haïssent pas. Si celle-ci est aimable, la conversation s'engagera, et quand on cause, le tems s'écoule, et on ne pense pas à partir.

## SCÈNE V.

LISE, DUPONT.

DUPONT.

Hé, c'est la femme de chambre de madame Derval.

LISE.

Mieux que cela, c'est madame Derval elle-même.

DUPONT.

Elle arrive!

LISE.

Elle me suit,

DUPONT.

Seule?

LISE, *d'un air mystérieux.*

Seule. Elle vient attendre ici quelqu'un. . . .

DUPONT.

Vous me dites cela d'un air de mystère. . . .

LISE.

Mais c'est qu'il y en a beaucoup.

DUPONT, *souriant d'un air intrigué.*

Ah, vous me conterez cela, mademoiselle Lise,

LISE.

J'ai pris le devant tout exprès.

DUPONT.

En vérité?

LISE.

Ecoutez-moi, mon cher Dupont,

DUPONT.

Je ne perds pas un mot.

LISE.

On a marié ma maîtresse. . . .

DUPONT.

A l'âge de dix ans; je sais cela.

LISE.

Monsieur Derval. . . .



DUPONT.  
N'en avait encore que quatorze. Après ?

LISE.

Mais il donnoit dès-lors les plus belles espéances. C'est le fils d'un excellent officier, qui de simple soldat, est parvenu à force de mérite, aux grades supérieurs, et qui, je ne sais dans quelle affaire, a sauvé la vie à notre vieux maître; enfin c'étoit un de ces arrangemens d'amitié et de convenance. . . .

DUPONT.  
Qui ne sont pas sans exemple. D'ailleurs je reconnois là le cœur de monsieur d'Heynel; je lui dois ma petite fortune, et certes. . . mais continuez, mademoiselle.

LISE.

Vous concevez qu'une demoiselle de dix ans et un jeune homme de quatorze. . . .

DUPONT.

Ne se marient que pour la forme.

LISE.

C'est cela précisément. Le jeune homme, en descendant de l'autel, monta dans une chaise de poste avec son gouverneur. . . .

DUPONT.

Et partit avec résignation ?

LISE.

Avec assez d'humeur.

DUPONT.

Voyez-vous le petit espiègle.

LISE.

On lui obtint du service dans un régiment de cavalerie, et au retour de ses voyages, il fut joint à l'armée devant Pragues.

DUPONT.

Sans voir sa femme ?

LISE.

Depuis six ans, il n'a point approché Paris.

DUPONT, *souriant.*

Madame a donc aussi voyagé ?

LISE.

Elle n'a point quitté sa mère, et n'est point sortie de la banlieue.

DUPONT.

Quelle patience !

LISE.

Et quel ennui ! une femme de seize ans, vive, sensible. . . .

DUPONT, *souriant.*

Et peut-être un peu curieuse, enfin ?



Derval a eu l'honneur de prendre un drapeau à la bataille de Fontenoy, il a obtenu un congé. . . . .

DUPONT,

Ah, c'est trop juste.

LISE.

Et il arrive aujourd'hui à Paris, avec l'empressement d'un mari de vingt ans, qui brûle de connoître sa femme, dont les lettres lui ont provisoirement tourné la tête.

DUPONT.

Je ne vois rien de mystérieux dans tout cela.

LISE.

M'y voici.

DUPONT.

Je redouble d'attention.

LISE.

Ma maîtresse, faite comme les grâces, jolie comme les amours, fine comme un lutin, et persuadée de ce qu'elle vaut. . . . .

DUPONT.

C'est tout simple.

LISE.

Se défie cependant de la bisarrerie des hommes.

DUPONT.

Et peut-être n'a-t-elle pas tort.

LISE.

Son mari s'est fait d'elle une si haute idée, qu'en dépit de sa petite vanité, elle craint parfois de ne pas réaliser la chimère qu'il s'est créée. Elle sent que Derval, délicat, bien élevé, ne laisera rien percer des sensations qui pourroient lui être défavorables et elle veut être bien sûre de la façon de penser de son mari. Depuis six ans il ne l'a pas vue, elle est devenue méconnoissable pour lui, elle compte se présenter à son jeune époux sans en être connue, et elle vous prie d'aider au succès de la petite ruse.

DUPONT.

La fille de mon bienfaiteur n'a que des ordres à me donner.

LISE.

Elle s'appellera madame d'Alleville; elle sera partie pour se rendre près de son mari, dangereusement blessé à Fontenoy; vous n'aurez de chevaux pour personne; vous mettrez monsieur Derval dans une chambre voisine de la sienne. . . . .

DUPONT.

J'y suis, j'y suis. Il s'impacientera, il tempétera; je le prierai de ménager l'épouse du général d'Alleville, dont la chambre touche à la sienne: en homme qui sait vivre, il demandera la permission de la saluer; madame d'Alleville l'accordera, monsieur Derval se présentera, et ma foi. . . . .

LISE.

À merveille, à merveille.

DUPONT.

Holà ! quelqu'un. (*Un garçon entre.*) Tous les postillons à cheval, tous les chevaux, à la première poste, sur le chemin de Paris, un seul piquet ici pour aller chercher les autres, quand il en sera tems. (*Le garçon sort.*) Vous moyez mademoiselle Lise, que j'entends au premier mot. et que je vais au-delà de vos intentions.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN GARÇON.

LE GARÇON.

Un vis-à-vis à quatre chevaux.

DUPONT.

Venant de Flandres ?

UN GARÇON.

De Paris.

LISE.

Amenant une dame ? . . . .

LE GARÇON.

Et jolie, mais jolie ! . . . .

LISE.

C'est elle, je cours la recevoir.

DUPONT.

Et moi, je vais tout ordonner.

## SCÈNE VII.

DUPONT, LE GARÇON.

DUPONT.

Un joli diner pour cette chambre. (*Il indique une porte à sa gauche*). Deux couverts.

LE GARÇON.

Mais, cette dame est seule.

DUPONT.

Deux couverts, et point de réflexions. Du vin de Constance . . .

LE GARÇON.

De celui que vous faites ?

DUPONT.

Non, du petit caveau. Les domestiques, au numéro dix, au bout de la petite galerie; la tranche de jambon, et le Bourgogne à discrétion. Marche.

## SCÈNE VIII.

DUPONT, *seul*.

En occupant les gens à boire, on les empêche de se mêler des affaires de leurs maîtres; il faut peuser à tout.



## SCÈNE IX.

DUPONT, Mad. DERVAL, LISE.

Mad. DERVAL.

Hé, bonjour, mon cher Dupont.

DUPONT, avec un sérieux comique.

J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame d'Alleville.

Mad. DERVAL.

Bien, très-bien. Voilà le ton qu'il faut prendre.

DUPONT, toujours gourmé.

Le général d'Alleville n'est plus à plaindre, madame; votre empressement lui fera chérir sa blessure, et votre seul aspect hâtera sa convalescence.

Mad. DERVAL.

Comment donc, de la galanterie!

DUPONT, de même.

Auprès de vous, madame, on n'est jamais galant.

LISE.

On est vrai, et vous le savez bien.

Mad. DERVAL.

De mieux en mieux. Mais laissons cela, et revenons à nos petits arrangemens.

DUPONT.

Tout est arrangé, madame, comme vous l'avez désiré. Voilà votre chambre, (*La porte à gauche.*) celle d'à côté est pour monsieur; vos gens vont s'envivrer à l'extrémité du bâtiment; je suis discret, mademoiselle est attachée, vous êtes charmante, monsieur Derval est tendre, le reste va de suite. Je vous salue, et je retourne à mes affaires.

## SCÈNE X.

Madame DERVAL, LISE.

Madame DERVAL.

Cet homme est vraiment aimable.

LISE.

Hé, pouvez-vous en trouver d'autres?

Mad. DERVAL.

Tu ne me flattes pas?

LISE.

Incapable, madame.

Mad. DERVAL.

Je puis donc espérer que Derval...

LISE.

Daignera vous rendre justice, et entra tout son bonheur.

Mad. DERVAL.

Ah! c'est que les maris...



LISE.  
A la vérité, ils ont quelquefois des torts.

On le dit,

LISE.  
Ils ont aussi leur joli côté.

Mad. DERYVAL.  
C'est ce qu'on dit encore.

LISE.  
Vous jugerez bientôt de l'un et de l'autre.

Mad. DERYVAL.  
Plus le moment approche, plus je suis inquiète, préoccupée.

LISE.  
Folie. Hé, tant pis après tout pour monsieur Derval, s'il n'est pas ce qu'il doit être: une jolie femme a tant de moyens de dissipation. . . . .

Lise!

LISE, se reprenant.  
La lecture, la promenade, la musique: que sais-je, moi?

Mad. DERYVAL.  
(Révant.) C'est peu de chose que cela. (avec dépit.) Ces malheureux Bohémiens avoient bien affaire d'arrêter le courrier du ministre de la guerre; il auroit reçu mon portrait, il me connoitroit, il ne se seroit pas fait une idole. . . . .

LISE, avec impatience.  
Qui, à coup sûr, ne vous vaut pas.

Mad. DERYVAL, d'un ton caressant.  
Tu le crois?

LISE, du même ton.  
Vous aimez à vous l'entendre répéter.

Mad. DERYVAL.  
Oh! ce n'est pas par amour-propre.

LISE.  
Ah, sans doute,

Mad. DERYVAL.  
Mais je l'aime tant, ce cher Derval.

LISE.  
On assure qu'il est si bien.

Mad. DERYVAL.  
Je ne tiens pas essentiellement à la figure.

LISE.  
Heu! un joli homme en vaut bien un autre: on peut pardonner à celui-ci, d'être grand, bien fait, brave.

Mad. DERYVAL, avec chaleur.  
Et il écrit. . . . . Il écrit. . . . .

L I S E.

Comme un ange, madame... (*finement*.) il n'aurait aucun de ces avantages, que vous l'aimeriez de même.

Mad. D E R V A L.

(*Hésitant*.) Oui.... (*gaiement*) Mais comme tu l'observes fort bien, ces agréments. ....

L I S E.

N'ont jamais déparé personnr.

Mad. D E R V A L.

Enfin, nous allons le voir.

L I S E.

Moi, je m'en fais une fête.

Mad. D E R V A L.

J'étudierai son caractère.

L I S E.

Il n'aura pas d'intérêt à vous tromper.

Mad. D E R V A L.

Je le voudrais franc, délicat, enjoué. ....

L I S E.

Tendre, surtout.

Mad. D E R V A L.

Tu achèves ma pensée. S'il alloit m'aimer. . . .

L I S E.

Sans savoir qui vous êtes,

Mad. D E R V A L.

M'être infidèle. ....

L I S E.

Par excès d'amour.

Mad. D E R V A L.

Cela seroit charmant.

L I S E.

Divin.

Mad. D E R V A L.

C'est bien alors, que je compterois sur son cœur.

L I S E.

Quel plaisir pour une femme, de tenir tout d'elle-même, de ne rien devoir aux bienséances, aux procédés. Si jamais je me fixe, je veux un homme qui ne connoisse rien de tout cela.

Mad. D E R V A L, *jouant la frayeur*.

Ah! mon dieu! . . . . .

L I S E.

Quest-ce?

Mad. D E R V A L.

Des chevaux! des voitures?

L I S E.

Avez-vous cru qu'il arriveroit à pied? (*A travers les portes du fond, on voit des officiers traverser.*)



Des officiers!

L I S E , *impatiente.*

Hé, attendez, vous un prélat?

Mad. D E R V A L.

Mais, je suis dans un désordre effroyable,

L I S E.

Désordre bien avantageux, à seize ans.

Mad. D E R V A L.

Un peu d'art ne gâte rien. Je passe dans cette chambre.

L I S E.

Je vous suis.

Mad. D E R V A L.

Non, non, reste; tu connois l'uniforme?

L I S E.

Habit bleu, revers, paremens citron, agrémens en argent,

Mad. D E R V A L.

Observe, étudie, et viens me rendre compte de tout. *(Elle sort.)*

## SCÈNE XI.

L I S E , *sur le devant la scène*, D E R V A L , *la marche droite ouverte et rattachée avec des rubans noirs*, F O R V I L L E ,  
O F F I C I E R S *de différents corps*, D U P O N T.

L I S E.

J'aurois eu besoin aussi d'un peu de toilette. . . . Ah, c'est un pur sacrifice que je fais volontiers à Madame,

D U P O N T.

Par ici, messieurs, par ici.

D E R V A L.

Des chevaux, vite, des chevaux,

D U P O N T.

Dans deux heures, j'en aurai trente à votre service,

D E R V A L , *s'écriant.*

Comment dans deux heures!

L I S E , *à part.*

Voilà l'uniforme.

D E R V A L.

Je ferai plutôt la route à pied.

L I S E.

Le joli homme! si c'étoit lui?

F O R V I L L E.

Modère - toi, mon cher Déricour.

L I S E.

Déricour! ah quel dommage.

D E R V A L.

Hé modère - toi, toi - même, tu en parles bien à ton aise.



DUPONT.

Toutes ces chambres sont prêtes, les clefs sont aux portes, ces messieurs n'ont qu'à choisir.

FORVILLE.

Allons, messieurs, puisqu'il faut attendre, logeons-nous au hasard. (*Les officiers sortent de différens côtés; Derval reste avec Forville, qui redescend la scène.*) (*A Dupont*). Dites un peu, l'ami, fait-on bonne chère chez vous?

DUPONT.

J'ai un cuisinier de Paris.

DERVAL.

Un cuisinier! des chevaux, des chevaux.

FORVILLE.

Et vous avez sans doute une espèce de chirurgien, dans ce village?

DUPONT.

Très-savant, à ce qu'il dit.

DERVAL.

Je m'en suis tiré avec un coup de baïonnette dans le bras, et cette aimable enfant, (*montrant Lise*) vaudra tous les chirurgiens du monde. (*il lui prend la main.*)

DUPONT, sortant.

En ce cas, je vous laisse avec elle.

## SCÈNE XII.

FORVILLE, DERVAL, LISE.

LISE.

Finissez donc, monsieur, je ne me connois point en blessures.

DERVAL.

Hé! vous ne faites que cela.

LISE.

C'est sans le savoir.

DERVAL.

Le mal n'est pas moins cruel.

LISE, d'un petit air prude.

Je ne me charge pas de le guérir.

DERVAL, à Forville.

Elle est aimable.

LISE.

Vous êtes indulgent.

DERVAL.

Elle est jolie.

LISE.

Ah! vous êtes connoisseur.

DERVAL.

Embrassons-nous.

LISE. *à Derval.*  
Quoi, sans se connoître?

DERVAL.  
C'est le plus court moyen de faire connoissance.

LISE.  
Je n'aime pas les liaisons précipitées.

DERVAL.  
Ce sont les plus piquantes.

LISE.  
Et les moins solides.

DERVAL.  
Refuser un baiser à un homme qui arrive de Fontenoy!

LISE.  
A ce titre-là, j'en donne deux, (*Elle l'embrasse.*) Et vous  
les rendez au maréchal de Saxe.

DERVAL.  
Il n'est pas dupe; il aimera mieux les prendre lui-même.

LISE.  
Oh! bien à son service. J'aime les héros, moi.

DERVAL.  
Celui-ci l'est de toutes les manières.

LISE.  
L'heureux mortel!

FORVILLE.  
Mais, Déricourt, tu causes, tu causes, et ces messieurs  
se logent. Tu oublies auprès de mademoiselle, très-intéressante  
sans doute, que tu as besoin de repos.

DERVAL.  
Tu le crois? moi je suis sûr du contraire.

FORVILLE, *l'emmenant.*  
Toujours le même. Viens, et cherchons un coin où tu  
puisses être à ton aise.

DERVAL.  
Allons donc, puisque mon Mentor le veut. (*Fausse sortie.*)

LISE.  
S'il m'étoit permis de vous arrêter encore un moment.

DERVAL, *révenant.*  
Oh! je vous dois la préférence.

FORVILLE, *le suivant.*  
Encore!

LISE.  
J'ai entendu parler avec éloge d'un officier de votre régiment.

DERVAL.  
Son nom?

LISE.  
Derval.



DERVAL, *étonné.*

Derval!

LISE.

Vous le connoissez?

DERVAL, *souriant.*

Beaucoup.

LISE.

On m'a dit qu'il devoit arriver aujourd'hui.

DERVAL.

Et qui vous a dit cela?

LISE.

Une jeune dame que j'ai l'aissée à Paris. . . . .

DERVAL.

Et qui ne le connoît pas plus que vous?

LISE.

Mais qui brûle de le voir.

DERVAL.

L'empressement de Derval est au moins égal au sien.

LISE.

Vous croyez donc qu'il arrivera aujourd'hui?

DERVAL, *souriant.*

Oh! je vous en répons.

LISE, *saluant.*

Mille remerciemens, monsieur.

DERVAL, *l'arrêtant.*

Et c'est là tout ce que vous vouliez?

LISE.

Je n'abuse pas de la complaisance de mes amis.

DERVAL, *s'approchant pour l'embrasser.*

Et vous les quittez aussi froidement?

LISE.

Pour ne pas l'être moi-même.

DERVAL.

An nom du maréchal de Saxe.

LISE.

Il ne gagne qu'une bataille en un jour.

DERVAL.

Et vous ne donnez qu'un baiser par victoire?

LISE, *souriant.*

Ils n'ont plus de prix quand ils sont prodigués.

SCÈNE XIII.  
FORVILLE, DERVAL.

DERVAL.

Elle est charmante, cette fille-là.

FORVILLE.

Etourdi, que penseroit ta femme si elle te voyoit?

DERVAL.

Ma foi, mon ami, toute fille un peu jolie à droit aux hommages d'un officier français; un baiser pris sans conséquence n'est pas une infidélité, et il n'est pas défendu d'adoucir un peu les tourmens de l'absence.

FORVILLE.

Fripon, je te soupçonne des moyens sûrs de les oublier.

DERVAL, *tendrement.*

Et cependant j'aime ma femme. . . . je l'aime. . . . tu le sais. . . . (*avec dépit*) Ce maudit homme n'avoir pas seulement deux chevaux à nous donner! . . . . Tiens, laissons ici nos équipages, et gagnons la première poste en nous promenant.

FORVILLE.

Et ta blessure?

DERVAL.

Ma blessure! c'est bien la peine de penser à cela.

FORVILLE.

Tu as cependant de bonnes raisons de t'en souvenir. Un brevet de lieutenant-colonel, la terre d'Ericourt. . . . .

DERVAL.

Oh! sous ce rapport tu as raison. Il est certain que le maréchal m'a servi chaudement.

FORVILLE.

Et madame Derval sait-elle tout cela?

DERVAL.

Elle sait que j'ai pris un drapeau; mais je lui ai caché ma blessure pour ne pas l'inquiéter, et je n'ai rien dit de la terre d'Ericourt, pour avoir le plaisir de lui annoncer moi-même cette nouvelle faveur. . . . Et pas de chevaux, pas de chevaux. . . je suis d'une impatience. . . Sais-tu que pour peu que ma femme ait une figure supportable, je serai l'homme du monde le plus heureux: elle ne m'a pas écrit une lettre, qui ne mérite les honneurs de l'impression. . . et se voir arrêté à six lieues de Paris. . . tu les as lues, ces lettres, et tu crains de marcher un peu pour voir plutôt celle qui les a écrites!



## LES RIVAUX D'EUX-MÊMES,

FORVILLE.  
Je veux qu'en arrivant à Paris tu n'aies que le cœur de malade.

DERVAL.  
C'est ton dernier mot ?

FORVILLE.  
Absolument.

DERVAL.  
Je partirai seul.

FORVILLE.  
Je te le défends.

DERVAL, *sortant vivement.*  
Raison de plus.

FORVILLE.  
Derval, Déricourt, reste, je t'en prie, je le demande au nom de l'amitié.

DERVAL, *revenant et avec dépit.*

Ce chien d'homme-là fait de moi ce qu'il veut. (*Appelant*)  
holà ! l'ami.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT.

DUPONT.  
Que desire monsieur ?

DERVAL.  
Une chambre, puisqu'on ne veut pas que je parte,

DUPONT.  
Elles sont toutes occupées.

FORVILLE, *montrant sa gauche.*  
Et de ce côté-ci ?

DUPONT.  
Il n'en reste qu'une.

DERVAL.  
Je m'en empare.

DUPONT.  
Elle est arrêtée. . .

DERVAL.  
Peu m'importe.

DUPONT.  
Pour un officier.

DERVAL.  
Par ce pour un général,

Chevalier de Craquignac né travaille pas comme un agiotur.

HURLUBRELU.

Ah, dame, mon maître peut dire que v'là de l'argent ben placé.

GERMAIN, *va pour le battre.*

Viens, misérable! je vais toujours t'en payer l'intérêt à toi...

HURLUBRELU, *se sauvent.*

Mais, est-ce que vous êtes fou, donc, Monsieur, est-ce que c'est pas une bonne affaire pour vous ça?

## SCÈNE V.

LES SUSDITS; UN HUISSIER, *Normand.*

L'HUISSIER, *arrétant Germain.*

MESSIEURS, n'est-ce pas par ici que demeure M. Germain, un marchand de draps?

GERMAIN.

C'est moi-même, Monsieur. Qu'y a t-il pour votre service?

L'HUISSIER.

Très-peu de chose: c'est moi qui suis au vôtre: voici un petit papier de la part de M. Roch Barbarin.

GERMAIN.

Qu'est-ce que c'est que M. Roch Barbarin?

B



L'HUISSIER.

Un très-honnête homme, Monsieur; c'est le Procureur de M. Jérôme Calandre, marchand fabriquant, à qui vous avez passé un effet de douze cent livres tournois, payable dans toute la journée d'hier, & à qui vous avez envoyé ce matin une lettre en refus de paiement, & dont voici le protest en forme de réponse à la vôtre.

GERMAIN, *à Hurlubrelu qu'il saisit au collet,*  
& qui reste immobile.

Malheureux étourdi! vois-tu à présent le fruit de ta sottise, & du misérable quiproquo que tu viens de me faire?

HURLUBRELU, *pleurant.*

Dame, Monsieur!... on ne peut pas deviner tout ça aussi.

CRAQUIGNAC, *se retirant en tapinois.*

Monfu Germain... je m'aperçois que vous êtes en affaires: entre amis, il ne faut jamais se gêner; ainsi je vous laisse. Sans adieu.

GERMAIN.

Eh non, vous n'êtes pas de trop, M. Craquignac, vous pouvez entendre cela: vous y êtes pour quelque chose même.

CRAQUIGNAC.

Pardonnez moi, mon cher; vous ne me connaissez pas. nomvre dégens ils ont l'indiscrétion de vouloir mettre le nez dans les affaires de tout le monde; moi, jamais je ne m'ingère dans ce qui ne me regarde pas. Motus dessus tout; & de Craquignac il

né brille pas plus par la délicatesse de la provité que par la retenue de sa langue & de ses oreilles... (*Il se rapproche de lui, & lui dit en demi-confidance.*) J'attends incessamment des fonds considérables qui me rébiennent du pays, & dans peu je vous ferai remettre le bloc comme il est convenu. Adieu. (*Il s'en va.*)

## SCÈNE VI.

GERMAIN, L'HUISSIER, HURLUBRELU.

L'HUISSIER, *Normand.*

CE Monsieur là me paraît bien raisonnable & bien honnête.

HURLUBRELU.

Dame! on ne peut pas mieux prendre la chose que lui.

GERMAIN, *à l'Huissier.*

Oui, il est très-raisonnable & très-honnête; car c'est à lui que j'ai l'obligation de votre visite.

L'HUISSIER.

Comment donc cela, Monsieur?

GERMAIN.

Par la faute de cet animal là qui lui a porté douze cent livres que j'envoyais à M. de la Calandre; de sorte qu'à présent vous m'apportez un protest en b ef, & lui il m'emporte mon argent en bloc.

L'HUISSIER.

Ah!... Je commence à comprendre... C'est un qui-proquo, n'est-ce pas, Monsieur?

B 2



GERMAIN.

Oui, c'en est un, & un fier même comme vous voyez.

L'HUISSIER.

Eh bien, Monsieur, il n'y a pas tant de mal. Vous avez obligé un galant homme; vous paverez une seconde fois les douze cent livres, & pour le surplus de la visite de votre serviteur: il ne vous en coûtera que les frais de ce petit papier. J'ai l'honneur d'être votre valet bien humblement: Isaac Rebecca dit la Griffé, Huissier aux Consuls, parlant à votre personne, comme il est énoncé au présent que je vous ai laissé en main. Adieu, Monsieur, que le ciel vous conserve.

(Il s'en va.)

## SCÈNE VII.

GERMAIN, HURLUBRELU.

GERMAIN, *le menaçant de sa canne.*

EH bien, M. Hurlubrelu, nous voilà bien avancé, n'est-ce pas?

HURLUBRELU.

C'est vrai, Monsieur, ça ressemble comme si y avait un fort là-dessous.

GERMAIN.

Oui, je t'en répons, drôle, qu'il y en aura un fort. Heureusement pour toi, je n'ai pas le tems de te payer à présent, mais tu ne la porteras pas loin.

## COMÉDIE.

2

(*A part.*) Ce diable de M. Barbarin m'a l'air d'aller vite en besogne : il faut que j'aïlle le prier de m'accorder quelques jours pour lui remettre ces douze cent livres là, & de m'épargner les frais... (*Haut.*) Attends-moi là, toi, & à mon retour nous compterons ensemble. (*Il s'en va par en haut.*)

HURLUBRELU, *allant à sa maison.*

Eh ben, Monsieur, c'est bon; le compte sera bientôt fait.

GERMAIN, *se retourne & le voit aller.*

Où vas-tu par-là ?

HURLUBRELU.

Pardine, je m'en vas cheus nous.

GERMAIN.

Je ne veux pas que tu y remettes le pied, drôle... pour y faire encor quelque sottise?...

HURLUBRELU.

Mais, Monsieur, faut ben que j'y entre.

GERMAIN.

Nous y entrerons ensemble quand j'y reviendrai. (*Il continue sa marche.*)

HURLUBRELU.

Oui ! i sera ben tems : v'là bientôt midi, & Madame m'attend pour prendre son chocolat, que v'là là, même.

GERMAIN, *recourant sur ses pas.*

Hem?... tu porres du chocolat à Madame?

B 3



HURLUBRERELU, *à part.*

Ah, jarni! v'là que je viens de nous vendre.

GERMAIN.

Ah! Madame prend donc toujours du chocolat malgré que je lui aie défendu... Outre que toutes ces folles dépenses là me ruinent, le chocolat lui fait du mal; elle le sçait bien. Le Médecin le lui a défendu aussi, & elle m'avait promis de n'en plus prendre.

HURLUBRELU.

Bah! M. le Médecin ne le sçaura pas, lui! pas si bête que de ly dire!

GERMAIN.

Non dà!... Mais je le sçais, moi, & cela suffit. Donne-le-moi ce chocolat, que j'en voie la qualité.

HURLUBRELU.

Oh! il est bon, Monsieur. Je l'ai goûté en chemin. Celui-là ne lui fera pas de mal, allez.

GERMAIN, *le prenant.*

Non. Je ne le crois pas. (*Il le met dans sa poche.*)  
Pour toi, mon ami, voilà pour payer ta complaisance pour Madame. (*Il lui donne des coups de canne.*)

HURLUBRELU.

Ah! ah! ah! Monsieur, starticle là ne vous regarde pas, vous.

GERMAIN.

C'est égal. Voilà toujours un petit à compte sur tes commissions: dans un moment nous acquitterons le reste. (*Il s'en va.*)

## SCÈNE VIII.

HURLUBRELU, *seul.*

**P**ARDINE! oui. Si c'est comme ça qu'il les paye, j'aime encor mieux les y faire gratis.

## SCÈNE IX.

HURLUBRELU, Madame GERMAIN,  
*sortant de chez elle.*

Mad. GERMAIN.

**E**H bien, mais, j'avais cru entendre mon mari.

HURLUBRELU.

J'ai cru mieux que ça, moi, j'ai cru le sentir.

Mad. GERMAIN.

Il criait, ce me semble, qu'est-ce qu'il faisait donc?

HURLUBRELU.

Ah! il me payait un à compte.

Mad. GERMAIN.

Un à compte! & sur quoi?

HURLUBRELU.

Sur votre maudit chocolat qu'il m'a pris.

B 4.



Mad. GERMAIN.

Il r'a pris mon chocolat ! comment imbécile ! (*Elle lui donne un soufflet.*) Pourquoi lui as-tu dit que tu m'en portais ?

HURLUBRELU.

Quiens ! encor un à compte ! on ne me devra bientôt plus rien.

Mad. GERMAIN.

Voyez un peu ff'animal ! je lui racommeade bien de cacher cela , & c'est la première chose qu'il va dire !

HURLUBRELU.

Dame , Madame , c'est pas ma faute. C'est l'embrouillamini des douze cent livres. Vote mari m'a pris là en suspens , & ça m'a coupé , moi.

Mad. GERMAIN.

Oui , ça r'a coupé , animal ! si cela r'avait coupé la langue encor , ce ne ferait que demi mal.

HURLUBRELU.

Oui la langue ! i sembe toujours qu'on la trop longue avec vous. Si je ne l'avais ben tenu pourtant , je pouvais ben dire à vote mari que le marchand demandait son argent , & qu'il vous envoyait le mémoire du chocolat ; & dame , quand il aurait vu ça , je crois ben que ça aurait été vote tour aussi d'être grondée à vous.

Mad. GERMAIN.

Ah ! voilà donc une fois que tu as eu un peu de réflexion !

## HURLUBRELU.

Pardine , j'en ai toujours , excepté quand j'oublie ,  
& pis quand on m'ahurit comme ça.

Mad. GERMAIN.

Oui. Oh! tu as une bonne tête!... Eh bien , voyons-  
le donc ce mémoire , où est il ?

HURLUBRELU, *tirant une lettre de sa poche.*

Le v'là , Madame.

Mad. GERMAIN.

Bon: cela suffit; je n'ai pas de monnoie pour te  
payer le port de cette lettre là , & je te le devrai ;  
mais pour mon déjeuner que tu m'as fait perdre , voilà  
ce que je dois en bonne conscience. (*Elle lui donne  
nois ou quatre soufflets , & renre chez elle.*)

HURLUBRELU.

Eh , laissez donc , Madame ; vote mari me la payé ,  
celui-là... & j'ai de la conscience aulli , moi ; je ne veux  
pas recevoir double.

## SCÈNE X.

HURLUBRELU, *seul.*

DAME aussi , si c'est qu'ils s'entendent pour me  
payer tous avec la même monnoie , y beuvent ben  
faire les commissions eux-mêmes.



## SCÈNE XI.

Mlle. GERMAIN, *à la fenêtre* : HURLUBRELU,  
*en bas.*

Mlle. GERMAIN, *l'appelle à demi-voix.*

**H**URLUBRELU?

HURLUBRELU.

Eh ben, qu'est-ce qui y a encore?

Mlle. GERMAIN, *à la fenêtre.*

C'est moi: as-tu passé ce matin dans la rue de ..

HURLUBRELU, *allant à elle.*

Ah! dans la rue de chose... Oui, & j'ai vu Monsieur...

M. Chose, vous savez ben... qui m'a dit... oh! i m'a dit tout plein de choses.

Mlle. GERMAIN, *à la fenêtre.*

Se porte-t-il bien?

HURLUBRELU.

Oh! je vous en réponds, allez: quand y m'a vu même, il a été tout de fuite... oh! il a été tout chose aussi, & pis y m'a donné quelque chose pour vous.

Mlle. GERMAIN, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce que c'est?

HURLUBRELU.

Ah! dame, c'est une lettre.

Mlle. GERMAIN, *à la fenêtre.*

Eh bien, apporte la-moi donc.

HURLUBRELU.

Oh! je n'ose pas: votre père m'a défendu d'entrer;  
& pis votre mère qui n'a pas déjeuné, qu'a son chocolat sur le cœur!.. Mais venez la chercher.

Mlle. GERMAIN, *fermant la fenêtre.*

Eh bien, je descens.

HURLUBRELU.

Du moins celle là va me dédommager des autres  
On ne tombe pas toujours sus des ingrats aussi.

Mlle. GERMAIN, *sortant de sa maison.*

Voyons, mon ami, donne-moi la lettre.

HURLUBRELU, *lui donne un papier qu'il tire de sa poche.*

Tenez, Mamselle, la v'là... lisez-la tout de suite  
ici, parce que si y a t'une réponse, vous me la ditez.

Mlle. GERMAIN.

Tu as raison. (*Elle lit.*) Madame, je vous envoie le  
compte du chocolat que je vous ai fourni...

HURLUBRELU.

Hem? queque vous dites donc, vous?

Mlle. GERMAIN.

Je lis ce que tu m'as donné; qu'est-ce que cela veut  
dire?



HURLUBRELU,

HURLUBRELU.

Comment ! y a du chocolat là-dedans ?

Mlle. GERMAIN.

Certainement. (*Elle lit.*) Et je vous prie de vouloir me faire passer le montant du présent mémoire.

HURLUBRELU.

Ah ! ventrebille ! on s'est trompé. C'est pas pour vous ; c'est pour votre mère.

Mlle. GERMAIN.

Eh bien , porte-lui , &amp; donne-moi l'autre.

HURLUBRELU.

Oui ! au diable qui l'y portera !

Mlle. GERMAIN.

Dame , arrange-toi ; mais donne-moi toujours ma lettre.

HURLUBRELU.

Ah , ben , en v'là encor une bonne à présent : vôtre chienne de lettre ! là : c'est y pas un fait expres çà ?

## SCÈNE XII.

LES BUSDITS: Mad. GERMAIN, *fort de*  
*chez elle la lettre à la main.*

Mad. GERMAIN.

AH ! ah ! M. le misérable ! voilà donc le chocolat que vous portez à ma fille !

HURLUBRELU, *se sauvant d'elle.*

Eh non, Madame; vous voyez ben que c'est un quiproquo... Mais vous n'avez qu'à retroquer de papiers, c'est la même chose.

Mad. GERMAIN.

Et vous, Mademoiselle, vous recevez des lettres à l'insçu de votre père & de votre mère?

Mlle. GERMAIN.

Ma chere mère, excusez; je vous l'aurais fait voir... C'est un jeune homme bien honnête.

HURLUBRELU.

Oh mon dieu oui, Madame, & qui est ben genti eucor, allez.

Mad. GERMAIN.

C'est fort bien, Mademoiselle: rentrez, s'il vous plaît: quand votre père reviendra, nous verrons ce qu'il dira de cela. (*La fille rentre.*) Pour toi, coquin, si je te vois seulement approcher de la porte de ma maison, je te ferai renfermer pour le reste de tes jours. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE XIII.

HURLUBRELU, *seul.*

DIANTE! c'est ben honnête!... Comme les gens sont injustes pourtant!... V'là que j'étais dans le train de faire trouver un mariage à sa fille, & v'là qu'elle dérange tout, elle!... ~~& sous ça pour pas me payer!...~~





Ah! v'là le fils qui revient de son bureau. J'ai pourtant queque chose de bon à lui dire aussi à lui. Faut voir si y fera aussi ingrat comme les autres.

## SCÈNE XIV.

HURLUBRELU, JOSEPH, GERMAN  
*passé pour entrer à sa maison.*

HURLUBRELU, *l'appelle.*

ÉCOUTEZ donc, M. Joseph.

JOSEPH, *venant à lui.*

Ah, te voilà, Hurlubrelu! eh bien, as-tu été ce matin souhaiter le bonjour à Madame Dugange?

HURLUBRELU.

Oui-dà, Monsieur, elle est ben attentive à toutes vos politesses; elle vous attend pour goûter demain avec elle, au sortir de votre bureau de l'après-midi, & pis elle m'a chargé de vous remettre une belle paire de bas de soie blanc tout neuf pour vous habiller dimanche.

JOSEPH.

Comment donc! mais c'est une galanterie on ne peut pas plus agréable, & je l'en remercierai demain sans faute. En attendant, toi, mon cher ami, je m'en vais toujours te donner la pièce: il est bien juste que tu boive à notre santé. (*Il fouille à sa poche & tire sa bourse.*)

HURLUBRELU.

Allons, jarni! v'là le pus brave & honnête homme



COMÉDIE.

31

de toute la famille... Tenez, Monsieur, avant que de prendre votre argent, v'là dabord vos bas. (*Il lui ôte du panier & les lui présente.*)

JOSEPH, *les développe, ils sont tous tachés.*

Que diable est-ce que c'est donc que ça !

HURLUBRELU.

Ah, jarni! queu guignon que vous avez, Monsieur, c'est du mou que j'avais mis dans le pagnier pour votre grande-mère.

JOSEPH.

Comment, animal! tu enveloppes du mou dans des bas de soie blanc ?

HURLUBRELU.

Eh non, Monsieur, il était ben dans une feuille de chou ; mais ça se fera renversé en courant.

JOSEPH, *resserrant sa bourse.*

Ah, gueux! je t'apprendrai à courir, moi.

HURLUBRELU.

Mais, Monsieur, c'est rien que ça; a des blanchisseuses, & pis comme je vous dis, c'est jamais que du mou.

JOSEPH.

Attends, je vais te blanchir, moi. Tiens, drôle, tiens, coquin. (*Il lui donne des coups de canne.*) Voilà du mou, mon ami; ferre bien celui-là.

(*Il rentre chez lui.*)



## SCÈNE XV.

HURLUBRELU, *seul.*

LA! v'là ti pas une belle matinée que je fais là, moi!... j'ai pourtant vu son argent de ben près à sti-là!.. Les coups me pleuvent de tous les côtés dessus le corps; mais du diabe si je peux mettre la main sur la monnoie; que le diabe emporte la grande-mère avec son mou! c'est elle qui m'a valu ste dernière sauce là, faut que je se rende à la culsignière avec son pagnier & ses carottes... Je peux ben ly donner sans entrer dans la maison. V'là la cuisine, je vas l'appeler par la fenêtre... Oh! Mamfelle Javotte.

JAVOTTE, *en dedans.*  
Qu'est ce que c'est?

HURLUBRELU, *dans la rue.*  
C'est vos carottes que j'apporte.

JAVOTTE, *en dedans.*

Ah! ben obligée: tandis que vous v'là dans la rue, faites-moi donc le plaisir d'aller jusques chez l'épicier m'acheter un peu de poivre.

HURLUBRELU.

Ah! n'y a pas de poivre qui tienne; je ne fais pas de commissions; ça me tourne trop mal: allez-y vous-même.

JAVOTTE, *en dedans.*

Je ne peux pas quitter, ma poële est sur le feu: je suis après à faire une friture.

HURLUBRELU.

HURLUBRELU.

Eh ben, je vas entrer & je tiendrai votre poële  
radis que vous irez chercher ce qu'il vous faut.  
(*A part.*) Ça fait que je déjeunerai moi aussi pendant  
item-s-là.

JAVOTTE, *en dedans.*

Eh ben, à la bonne heure, vous n'avez qu'à entrer.

HURLUBRELU, *entrant.*

Ah ça, ne soyez pas long-tems, au moins.

JAVOTTE, *sortant.*

Non, non, je ne ferai qu'aller & venir. (*Elle s'ar-  
rête.*) A propos, y faudra que j'achete aussi du lard;  
voyons si j'ai assez de monnoie. (*Elle compte son ar-  
gent.*) Oh! oui, j'ai plus qu'il ne me faut. (*Elle s'en va.*)

## SCENE XVI.

GERMAIN, *revient avec des papiers d la main.*

CE diable de M. Barbarin est bien nommé! je n'ai  
jamais vu de procureur plus rébarbatif. J'ai eu beau lui  
représenter mon accident, c'est tout ce que j'ai pu  
faire d'obtenir de lui un fursis de huit jours. (*Il regarde  
ses papiers. On voit sortir de la fumée de la cuisine.*)



C



## SCÈNE XVII.

HURLUBRELU, sort de la cuisine portant une  
~~poêle~~ <sup>poêle</sup> feu pour ~~cuire~~ <sup>cuire</sup> de la viande, & dit en passant :  
~~à l'eau ! à l'eau !~~

*I* AH! serpedié, allons ben vite tirer un flau d'eau.  
 (Il traverse par une coulisse.)

## SCÈNE XVIII.

JAVOTTE, reviens de l'autre côté.

GERMAIN.

QU'EST-CE que je sens donc! voilà bien de la  
 fumée chez moi; que diable est-ce que cela veut dire?  
 à Javotte: d'où venez-vous, Mademoiselle? qu'est-  
 ce que c'est que cette fumée dans votre cuisine?

JAVOTTE.

Ah! mon dieu, Monsieur, c'est Hurlubrelu qui  
 me tient la poêle sur le feu; il aura répandu la friture.

GERMAIN.

Hurlubrelu chez moi! ah, le gueux! il va brûler ma  
 maison. (Ils entrent tous les deux.)



## SCENE XIX.

HURLUBRELU, *revient avec son seau plein d'eau.*

ALLONS ben vite éteindre ça avant qu'il y revienne du monde. (*Il court pour entrer, & jette son seau dès la porte.*)

GERMAIN, *en dedans.*

Ah, le misérable! qui met le feu chez moi & qui me noye!... Veux-tu t'en aller, coquin!

HURLUBRELU, *repoussé par Germain, tombe à la renverse sur le dehors de la maison avec son seau vuide.*

Dame, Monsieur, c'est pas ma faute si je vous ai adressé: je voulais le jeter sur le feu.

GERMAIN, *en dedans.*

Vas t'en, gueux: nous l'éteindrons sans toi.

HURLUBRELU.

Mais, est-ce que c'est à moi qu'il faut s'en prendre donc de ça? c'est la poêle qu'a perdu l'équilibre.... & pis fallait faire ramoner vote cheminée, là!... y sembe qu'on soit resposable de tout... Me v'là ben à stheure! rentrer là, nè faut pus y penser. Tout le monde qui est contre moi!... Allons faut prendre son parti & faire comme si j'étais dessus le pavé. Faut chercher une aute condition.... Où que j'irai ben m'adresser? les maîtres sont si ridicules! & pis je suis si las de servir cheus ces bourgeois.... Faudrait putôt... Ouj;

- C 2



je crains que ça vaudra mieux. Je me rappelle qu'autre fois j'avais tapris queuque tems à coëffer & à raser ; même que je commençais déjà ben à mordre sur le peigne... & le raloir encor qu'était mon fort... faut que je voye si j'y auai encor la main : v'là ici devant une boutique de perruquier , parlons zy ; c'est aujourd'hui samedi justement , y a beaucoup de barbes de rencontre ces jours là ; allons en faire queuquezune , ça me rapportera toujours queuque chose. Eh quoi ! comme dit l'autre , n'y a que les zhonteux qui perdent.  
( Il va à la boutique du perruquier )

## SCENE XX.

JAVOTTE, GERMAIN, *sortant de sa maison.*

JAVOTTE.

COMMENT, Monsieur, vous me mettez à la porte pour ça ! est-ce que c'est ma faute à moi ?

GERMAIN.

Oui, Mademoiselle, c'est votre faute. C'est un petit vaurien que vous soutenez & que vous avez laissé entrer quand je lui avais défendu ma porte.

JAVOTTE.

Mais, Monsieur, je ne le sçavais pas.

GERMAIN.

En outre, vous vous entendez avec ma femme. Vous lui faites son chocolat tous les matins, & vous sçavez très-bien, par exemple, que je lui ai défendu

d'en prendre, & à vous de lui en faire. Vous ne me direz pas non cette fois-ci.

JAVOTTE.

Dame, Monsieur, Madame me commandait de le faire; je ne pouvais pas lui défobéir non plus.

GERMAIN.

Non fans doute, vous avez mieux aimé me défobéir à moi. Eh bien, ma fille, vous avez bien fait: à présent allez voir si Madame veut vous prendre à son service; quant à moi je vous renvoie du mien: pour votre compte il n'est pas lourd: je crois même que nous sommes encore en avance avec vous, ainsi vous pouvez toujours aller vous munir d'une autre condition, & en revenant chercher votre paquet, nous finirons de compter ensemble: adieu, ma bonne.  
(*Il rentre chez lui.*)

JAVOTTE, seule.

C'est ce gueux d'Hurlubrelu qui m'a valu ça, voyez-vous; il me le payera.

SCENE XXI.

HURLUBRELU, *poursuivi par un Porte-Faix*  
& *le maître Perruquier.*

HURLUBRELU, *un rasoir à la main se sauve*  
*de la boutique.*

EH ben, voulez-vous finir donc!

C 3



LE PORTE-FAIX, *une serviette au cou, favonné d'un côté & écorché de l'autre, sa bricole à la main.*

Comment, coquin d'affaffineu ! tu dis que tu sçais raser, & tu viens couper la gorge au monde !

HURLUBRELU.

Et dame, pourquoi que vous remuez aussi ?

LE PERRUQUIER.

Gueux que tu es ! veux-tu bien me rendre ce rasoir-là tout-à-l'heure.

HURLUBRELU.

Pardine vous êtes ben ridicule aussi, vous ! vous voyez ben de pis le tems je n'y ai pus la main.

LE PORTE-FAIX.

Je le crais pardine ben que tu ne l'y as jamais eu la main qu'à faire des mauvais coups, chien d'écorcheu !

HURLUBRELU.

Oui, écorchem ! pour un petit morceau de la joue !... Mais je vous dis, M. le Maître, laissez-moi me remettre sus quéqu'aute, je ne les couperai prêtre pas tous.

LE PORTE-FAIX.

Ne reviens pas sus moi toujours.

LE PERRUQUIER.

Ah ben oui ; n'y a qu'à lui laisser le rasoir une demi-heure, il m'estropira toutes mes pratiques. Al-lons, rends ça, drole. (*il lui reprend le rasoir : au*

*Porte-Faix*;) & vous, mon ami, je vous demande pardon de sa mal-adresse; revenez, je vas vous finir, & je vous mettrai là-dessus une petite compresse avec de l'eau de lavande.

LE PORTE-FAIX.

A la bonne heure. (*A Hurlubrelu.*) Et toi qui m'as si ben rasé, tu n'as qu'à m'attendre un instant, je m'en vas revenir te peigner, moi. (*Il rentre avec le Perruquier.*)

HURLUBRELU.

Ah! j'ai pas besoin de toi pour ma toilette.

SCENE XXII.

HURLUBRELU, JAVOTTE.

JAVOTTE.

**E**H ben, M. Hurlubrelu, il me paraît que ça ne va pas mal.

HURLUBRELU.

Oui, mamfelle Javotte; vous le voyez: c'est de tous les côtés la même danse... Queuque vous faites donc là en-dehors?

JAVOTTE.

Ah! c'est une obligation que je vous ai aussi. Je prends à si'heure le frais en-dehors, parce que vous nous avez fait prendre le chaud en-dedans, vous.

HURLUBRELU.

Quiens! pour ste misère du feu tantôt!... pardine,

C 4



il est donc ben regardant ce Maître là... Est-ce qu'un domestique peut répondre de tout ça?

JAVOTTE.

Dame: v'là pourtant comme il l'entend. Preuve de ça, qu'il m'a mis à la porte, & que je ne vous conseille pas non pus d'aller rechercher vote reste; vous.

HURLUBRELU.

Oh moi, je l'y laisse tout. Ces gens là sont trop ahuris pour moi.

JAVOTTE.

Oui, vous la pernez ben; quoique ça en attendant nous v'là ben avancés à s'heure-ci; à la porte tous les deux, & sans ressource, sans argent même; car il ne m'a pas payé mes gages; qu'ait ce que j'allons devenir?

HURLUBRELU.

Bah! bah! vous avez toujours peur, vous. Faut pas encore se desespérer pour ça, au contraire, je pouvons faire une fin. Vous sçavez ben que je nous sommes promis de nous marier l'un contre l'autre; eh ben v'là une belle occasion: nous sommes sur le pavé tous les deux, ça fait que nous sommes nos maîtres. Faut profiter de ça.

JAVOTTE.

Oui! un beau profit à faire... & de l'argent pour vivre?

HURLUBRELU.

Ecoutez-moi donc, je sçais où ce qui y en a. Vous sçavez ben d'abord que vous avez fix cent francs à toucher du testament de feu mon onque quand vous

m'aurez r'épousé & j'aurai l'âge demain tout juste ;  
ça vient ben à point ça.

J A V O T T E.

C'est vrai... mais on ne peut pas commencer par-  
là : auparavant que de se marier, faut ben regarder si  
on a des fonds.

H U R L U B R E L U.

Eh ben, j'y ai regardé, & j'en ai, moi, des fonds.  
Mon onque m'a ti pas laissé aussi fix cent livres que  
j'ai déjà touché, moi.

J A V O T T E.

Hé ben, queuque vous en avez fait ?

H U R L U B R E L U.

Ah ! v'là donc le *tuyautem* : j'en ai fait que je les ai  
placé cheus un Notaire ou ce qui m'en rapporte encor  
d'autes des lives... C'est ti encor une bêtise de ma part,  
hein, celle-là ?

J A V O T T E.

[ Eh non, M. Hurlubrelu... C'est ben travaillé ça.

H U R L U B R E L U.

Vous voyez donc ben qu'on sçait se garder une poire  
pour la soif... Ainsi Mademoiselle Javotte v'là qu'est  
dit. ~~Je pouvons remonter sur note bête.~~ V'là le Notaire  
qu'est là ; j'allons l'y redemander mon argent. Je nous  
marierons avec, j'irons après ça toucher vos fix cent  
livres à vous, & pis je nous mettrons dans une petite  
chambe où ce que je resterons tous les deux nos maîtres  
jusqu'à ce que je trouvions à nous remettre les domes-  
tiques des autes.



Eh, où c'est que je vas vous attendre pendant ce tems-là ?

HURLUBRELU.

Tenez v'là r'un cabaret là-devant. On ne peut pas donner des rendez-vous pas honnêtes : entrez-y un petit quart-d'heure ; faites tirer chopine & j'allons vous y retrouver avec l'argent.

JAVOTTE.

Allons, je vous y attendrai. (*Elle entre au cabaret, Hurlubrelu frappe chez le Notaire.*)

SCENE XXIII.

HURLUBRELU, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

QUE demandez-vous ?

HURLUBRELU.

N'est-ce pas Monsieur quelquefois qui est M. le Notaire ?

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, c'est tout juste moi ; cette fois-ci même. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

HURLUBRELU.

Monsieur il me faut six cent francs.

COMÉDIE.

43

LE NOTAIRE.

Il vous faut six cent livres!... & pourquoi vous les faut-il?

HURLUBRELU.

Pourquoi? pour me marier.

LE NOTAIRE.

C'est fort bien fait à vous. Mais enfin sur quoi me les demandez-vous?

HURLUBRELU.

Comment, sur quoi... eh, pardine sur mes bras, sur mes épaules, sur ma tête même, comme vous voudrez. Ça n'est pas si lourd à porter.

LE NOTAIRE.

Oh! je crois bien que vous en porteriez davantage, mais encor quel titre avez-vous pour me les demander? de quelle part?

HURLUBRELU.

Quiens, des titres & des patts, & pardine de la mienne. Je vous les ai donné, faut ben me les rendre, & avec les autes francs que ça a refait depuis encor: ah, dame, c'est que je sçavons les affaires, allez.

LE NOTAIRE.

Je ne vous comprends pas. Vous m'avez donné, dites-vous, six cent livres?

HURLUBRELU.

Oui, Monsieur, y a six mois.

LE NOTAIRE.

Cela n'est pas vrai: je ne vous ai jamais vu.



HURLUBRELU.

Ma fine, je ne vous ai jamais vu non plus, moi.

LE NOTAIRE.

Eh ben donc, vous êtes un imposteur. Si vous ne m'avez jamais vu, vous ne pouvez pas m'avoir donné six cent livres.

HURLUBRELU.

Quiens, la belle malice! est-ce ma faute à moi si on ne vous voit pas: que M. Jean, même, votre domestique, m'a dit pus de vingt fois que vous n'y étiez jamais.

LE NOTAIRE.

Eh bien, en conséquence, si je n'y étais pas, vous ne m'avez rien donné.

HURLUBRELU.

Pardi, oui: des conséquences à si'heure; est-ce que ça empêche, donc?

LE NOTAIRE.

Mais il me semble que oui.

HURLUBRELU.

Eh mais, non... Comme il est donc simple ce Notaire-là!... j'ai toujours donné les six cent livres à M. Jean, & pis y m'a donné un billet comme quoi que vous me les rendriez quand je les voudrais avec les pertintailles.... quoi.... les intérêts de tout ça.... Comment que ça s'appelle?

LE NOTAIRE.

Ah, voilà qui devient différent: entendons-nous.

COMÉDIE.

45

Vous avez, dites-vous, à présent remis six cent liv.  
à M. Jean, mon domestique ?

HURLUBRELU.

Tout juste, Monsieur, vous voyez ben, v'là que  
vous compernez.

LE NOTAIRE.

Oh oui, très-bien... & M. Jean vous a donné, lui  
un billet comme quoi je vous rendrais, moi, cet ar-  
gent avec les intérêts ?

HURLUBRELU.

Eh ben oui, Monsieur, c'est ça même, nous y  
voilà.

LE NOTAIRE.

A merveille.... & avez-vous là ce billet de Mon-  
sieur Jean ?

HURLUBRELU.

Pardine, sans doute, Monsieur; je ne viendrais pas  
sans ça prête, comme un imbécile... attendez... où  
diable donc que je l'ai fouré à ff'heure?... ah! le v'là.

LE NOTAIRE, *prenant le billet.*

Écoutez, mon ami, ce que j'ai à vous dire sur  
ce M. Jean.

HURLUBRELU.

Oh! c'était ben un joli garçon, un de mes pays  
même.

LE NOTAIRE.

Je vous en fais mon compliment... c'était un fri-  
pon qui me volait; je m'en suis apperçu, & j'allais le



mettre à la porte quand j'ai vu qu'il avait pris son parti de lui-même, & qu'il s'en était allé de chez moi sans attendre que je le lui dise.

HURLUBRELU.

Eh ben, c'est pas bête ça; il a aussi ben fait.

LE NOTAIRE.

Oui... à présent lisons son billet. (*Il lit.*) Je soussigné reconnais devoir à mon ami Hurlubrelu....

HURLUBRELU, *le saluant.*

Monsieur, ben de l'honneur.

LE NOTAIRE, *lisant.*

« La somme de six cent livres qu'il m'a prêté galamment, & que je lui rendrai lorsque je serai en pouvoir de le faire. A Paris, ce, &c. *signé,* Saint-Jean, domestique de Monsieur, &c. &c.... Voilà qui est bien! »

HURLUBRELU.

Qu'est que vous chantez donc là, vous, Monsieur d'excetera?

LE NOTAIRE.

Je ne chante pas, moi, mon ami, c'est M. Jean.

HURLUBRELU.

Comment, M. Jean! & qu'est-ce qui a finé çà?

LE NOTAIRE.

C'est M. Jean.

HURLUBRELU.

Eh, qu'est-ce qui me payera?

## LE NOTAIRE.

Eh mais, par conséquent, M. Jean.

HURLUBRELU.

Ah, le chien de Jean ! que le diable l'emporte !... me v'là ben, moi !... & où ce que je vas le retrouver, moi, à présent, M. Jean ?

LE NOTAIRE.

Ma foi, je n'en sçais rien... C'est un gueux qui vous a volé aussi. Tâchez de sçavoir où il est : cherchez un Huissier, un Sergent ; remettez-lui ce billet-là, qui ne vaut pas grand chose, & tâchez de le faire poursuivre... vous en tirerez ce que vous pourrez. Adieu, mon enfant. (*Il rentre chez lui.*)

## SCÈNE XXIV.

HURLUBRELU, *seul.*

**L**A, confiez-vous donc à quequezun à présent : v'là le Gascon, ce matin, qui m'attrapa douze cent livres de mon maître, & pis v'là un aute Jean... de malheur là, qui m'en emporte six cent à moi... C'est égal, faut pas laisser ça là ; faut aller chercher un Sergent, comme i dit le Notaire, & que je l'y fasse courir après. (*Il s'en va en courant.*)





## SCENE XXV.

JAVOTTE, *sort du cabaret avec le Gascon qui porte un panier plein de bouteilles.*

LE GASCON, *à Javotte.*

ÉCOUTEZ, Mademoiselle Javotte, v'là un beau moment pour vous: la fille de cheus nous sort; elle s'est mariée d'hier, & elle s'en va avec son mari qui est dans une grosse maison; si vous voulez entrer à sa place, je vous présenterai à noté bourgeois, & i vous prendra tout de gô... mais aussi, faut que ça vous fasse prendre un parti: depis le tems que vous me parlez de nous marier nous deux, ça devrait déjà être fini... Avec vote Hurlubrelu... vous voyez ben que ça ne peut pas prendre... un imbécile comme ça... queque vous en feriez?

JAVOTTE.

Ah, dame! j'entends ben... mais je vous ai dit, j'ai six cent livres de son onque à toucher pour nous établir nous deux lui; en outre il a une promesse de moi que je l'y ai signée comme il m'en a signé une autre aussi.

LE GASCON.

V'là le diable... ne fallait pas tant vous presser.

JAVOTTE.

Que voulez-vous: je ne suis pas à m'en repentir; mais dame, ce qui est fait est fait. Si ce n'était ça, vous pensez bien qu'on est pas si affriandé d'un hahuri comme ça.

SCENE XXVI.

## SCÈNE XXVI.

LES SUSDITS, HURLUBRELU, UN SOLDAT,  
*venu de la rue.*

LE SOLDAT.

Eh ben, veux-tu me laisser; qu'est-ce que tu me ragottes?

HURLUBRELU.

Où, Monsieur, je vous en prie, Monsieur; que ça vous fait, d'abord qu'on paiera ben, Monsieur

LE SOLDAT.

Eh! je n'entends pas ce que tu me barbouille.

LE GARÇON, *à Javotte.*

Oh, oh! le v'là; qu'est-ce qu'il veut donc à ce Soldat-là?

HURLUBRELU.

Ecoutez-moi donc, mon cher monsieur; est-ce que vous n'êtes pas Sergent, vous?

LE SOLDAT.

Non pas: je ne suis que Caporal; mais j'espère que je le serai bientôt, Sergent.

HURLUBRELU.

Hé ben, Monsieur, tout juste, c'est ça qui me faut.

LE GARÇON.

Eh! c'est la Gerofflée, un de mes pays... voyons un

D



peuce que c'est que ça... (*Il les salue.*) Bonjour donc, camarade.

LE SOLDAT.

Ah! bonjour, fillot.

LE GARÇON.

Serviteur, M. Hurlubrelu.

HURLUBRELU.

Ah! vote très-humble, M. Nicolas... est-ce que vous connaissez Monsieur?

LE GARÇON.

Oui-dà. Je sommes amis ensemble même. Quequ'c'est qui y a?

HURLUBRELU.

Ah, pardine, Monsieur, je vous en prie, engagez-le donc à me faire ce plaisir-là, vous.

LE GARÇON.

Je le veux ben; quoique c'est?

JAVOTTE.

Eh ben, M. Hurlubrelu, & ces six cent livres! où qui sont donc?

HURLUBRELU.

Eh ben, c'est justement ça qui retourne. C'est un coquin de Jean, du Notaire, à qui que je les avais remis pour me les placer à fonds perdus; i me les a r'emporté. & i m'a laissé un billet que j'ai là, qui ne vaut rien même... & M. le Notaire m'a conseillé de chercher un Greffier, un Sergent; que diable, fai-je moi... & v'là que je trouve Monsieur, ainsi faut qui me courre après ben vite.

LE SOLDAT.

Comment, que je courre après!



HURLUBRELU.

Oui; i m'a dir qui fallait le faire pour fuivre.

LE GARÇON.

Ah, diable! pour fuivre! ... oui, un Huissier pour l'assionner. (*Au Soldat.*) Eh ben, camarade, faut te charger de ça... (*bas.*) aides-nous à dégoïser ce nigaud-là.

LE SOLDAT.

(*Bas à Nicolas.*) Bon, bon, j'entends. (*Haut.*) Eh ben, écoutez donc, mes enfans, je vois a présent de quoi il est question. Dabord, Monsieur, s'expliquoit mal, mais à st'heure je suis au fait.

HURLUBRELU.

Ah! c'est ben heureux... vous consen- ez donc, Monsieur, à me mener çà, là comme il faut?

LE SOLDAT.

Oui, oui, je me charge de tout, foyez tranquile.

HURLUBRELU.

Eh ben, Monsieur, faut se dépêcher; car i n'y a pas de tems à perdre; je ne ççais seulement pas où il est st'homme-là.

LE SOLDAT.

Oh! laissez-moi faire, nous les rattraperons.. Il faut d'abord commencer par me donner son billet, & puis de l'argent pour entamer la procédure.

HURLUBRELU.

Pour son billet, c'est ben aisé; le v'là. (*Il lui donne.*) Mais pour de l'argent, j'en ai pas sus moi.

LE SOLDAT.

Dame, comment donc faire? Je papier timbré ne donne pourtant pas pour rien.



## HURLUBRELU,

LE GARÇON.

Ecoutez, camarade; l'affaire d'Hurlubrelu m'intéresse, & pour le mettre à même de la poursuivre, je vais lui prêter de l'argent, moi.

HURLUBRELU.

Ah, mon ami, M. Nicolas!... comment que je pourrais reconnaître ça?

LE GARÇON.

Ne t'inquiètes pas, mon ami, je veux te le faire gagner: tu es dans la peine, & il faut s'aider les uns les autres.

HURLUBRELU.

C'est mordine ben pensé ça! vas, je m'en souvient drai de celle-là.

LE GARÇON.

Ecoute, mon Bourgeois est un bon diable, & en attendant que tu sois placé, je te ferai faire quelque petit travail pour lui dans la cave, & quelques commissions au-dehors; ça te rapportera toujours, & même pour commencer, tiens, voilà un panier de vin que j'allais porter ici près: tu n'as qu'à y aller pour moi. Je m'en vas rester avec M. le Sergent & Mademoiselle, & nous allons entamer ton affaire pendant ce tems-là.

HURLUBRELU.

Ah, jarni! mon ami, c'est ben émaginé. (*Au Soldat*) Monsieur, faites tout ce qu'il vous dira, je m'y accepte; vous, Mamselle Javotte, attendez moi ici; & toi, Nicolas, mets-moi le panier sus la tête.

LE GARÇON, lui met le panier.

Tiens, le v'là; c'est la troisième porte-cochère ic près, à main gauche en tournant la rue.

## HURLUBRELU.

C'est bon, je vois çà d'ici; c'est comme si y était; va!... allons, mes amis, je me recommande à vous, travaillez-moi ben ça.

(*Il s'en va avec le panier sur la tête.*)

## SCÈNE XXVII.

LE SOLDAT, JAVOTTE, LE GARÇON.

LE SOLDAT.

VOYONS donc ce beau billet qu'on lui a fait là.  
(*Il lit.*)

Je soussigné promets épouser Nicodème Hurlubrelu... ah, parlasembleu, v'la une drole de dette!

JAVOTTE.

Ah, ciel! il s'est trompé de papier. C'est la promesse que je lui ai faite.

LE GARÇON.

Ah, ventrebille, comme c'est heureux çà! i n'y a pus d'empêchement à note mariage.

LE SOLDAT.

Tenez, Mademoiselle, le billet est tiré sur vous. Voyez si vous voulez le laisser sur la place.

JAVOTTE, *le prenant.*

Ben obligé, Monsieur... i n'y a pus que l'article du testament de son oncle qui nous gêne. (*A Nicolas.*) Vous sçavez ben que je ne peux toucher les six cent



livres qu'il m'a laissées qu'après avoir épousé storignal d'Hurlubrelu: comment faire?

LE SOLDAT.

Oh! je vous réponds de tout, moi.

(On entend le bruit des bouteilles qui tombent derrière le théâtre.)

LE GARÇON.

Ah, le malheureux! il a cassé toutes mes bouteilles!

LE SOLDAT.

Tant mieux: ne t'inquiètes pas, voilà son reste.

JAVOTTE, regarde à la coulisse.

Oh! oui, ma fine, c'est lui qui est tombé, car le v'là qu'il se ramasse.

LE GARÇON.

Voyez un peu cet animal - là comment il est maladroit! il est dit qu'il ne fera jamais rien comme il faut.

SCÈNE XXVIII.

LES SUSDITS; HURLUBRELU, *le panier à la main.*

HURLUBRELU.

SERPEDIÉ! c'est être ben malheureux toujours;

LE GARÇON.

Eh ben, queu miraque que t'as encor fait là?

HURLUBRELU.  
 Oui, des miracles ! vos chiennes de rues qui font  
 glissantes comme tout.

LE GARÇON.

Tu as laissé tombé mon vin, donc ?

HURLUBRELU.

Eh non, c'est pas le vin, c'est le panier qui a tombé,  
 & pis le contre-coup... dont je m'en suis démanché les  
 reins aussi moi.

LE GARÇON.

Ah, miséricorde ! nous v'là ben avancé ! du vin de  
 Bourgogne à quarante sous la bouteille ; m'en v'là  
 pour vingt-quatre liv... où diable les prendre à présent.

HURLUBRELU.

Ah, jarni ! je peux ben dire que v'là une terrible  
 journée pour moi ! M. le Sergent ne m'abandonnez  
 pas, s'il vous plaît.

LE SOLDAT.

N'aye pas peur, mon ami, je te prends sous ma  
 protection. M. Nicolas, je paye le vin, moi.

HURLUBRELU.

C'est-ti possible, Monsieur ?

LE SOLDAT.

Oui, mon enfant... ( *Au Garçon.* ) Comben  
 faut-il ?

LE GARÇON.

Eh ben, dame ! je vous le dis : douze bouteilles à  
 quarante sous, c'est ben vingt-quatre francs.



LE SOLDAT, *les lui donne.*

Le v'là.

HURLUBRELU, *sautant après le Soldat.*

Eh mais, mon dieu, Monsieur! queu bonté! queu générosité!... & dessus quoi donc que vous reprendrez tout ça?

LE SOLDAT.

Tranquillisez-vous: n'avons-nous pas votre billet de six cent livres? vous m'allez donner un pouvoir pour agir en votre nom, & un consentement pour que je retienne les avances que je vous fais. (*Il écrit.*)

HURLUBRELU.

Comment donc! c'est trop juste, ça! je suis pardine ben heureux d'avoir trouvé s'honnête homme-là!

LE SOLDAT, *écrivant.*

Sçavez-vous signer?

HURLUBRELU.

Oui, Monsieur, par bonheur; c'est tout ce que j'ai pu retenir dans l'écriture: c'est encore ben heureux ça, pas vrai.

LE SOLDAT.

Oui, & c'est tout juste ce qu'il nous faut dans ce moment-ci... Signez donc.

HURLUBRELU, *signe.*

Le v'là, Monsieur, & tout du long encor! & avec les qualités mêmes. Jean-Gilles-Nicodème Hurlubrelu.

## LE SOLDAT.

Bon, cela suffit.... Tiens, mon ami, vingt-quatre livres que j'ai donné pour le vin, & six livres que voilà.... prends-les donc.

HURLUBRELU, *les prenant.*

Grand merci, Monsieur: ça me portera bonheur, stargent-là. (*Il le baise.*) C'est le premier que je gagne d'aujourd'hui. (*Il le serre dans sa poche.*)

## LE SOLDAT.

Cela fait tout juste la somme de dix écus que je t'avance au nom de la Loi.

HURLUBRELU, *retirant les six livres de sa poche.*

Au nom de la Loi!... Oh! je m'en dédis, Monsieur; c'est une créancière trop noble pour moi, ça.

## LE SOLDAT.

Allons donc, tu fais l'enfant. Eh, morbleu! mon ami, pour t'acquitter avec elle, ne te faut qu'une heure de bataille.

## HURLUBRELU.

Comment, Monsieur, des batailles! oh! je n'avons pas l'esprit à la dispute, nous! je n'aimons pas à nous battre.

## JAVOTTE.

Quoi! Monsieur; est-ce que vous auriez engagé ce pauvre garçon?

## LE GARÇON.

Ah! la Gérosée, c'est pas ça que je te demandions.

E



HURLUBRELU, *se jettant à ses pieds.*

Et mais, Monsieur, que que vous feriez de moi à votre guerre ? moi qu'a déjà une si mauvaïse tête, & dans vos régimens qu'on dit qu'on leus y casse ! ça ne ferait pas pour me la raccommoder, dame !

LE SOLDAT.

Comment, ventrebleu ! tu crains pour ta tête, & tu veux te marier !

HURLUBRELU.

Ah, c'est bea différent çà ! elle ne risque rien de ce côté-là la tête.

LE SOLDAT.

Oh ! je dis... du moins le danger est d'un autre genre. Les hasards de la guerre la diminuent la tête, & ceux du mariage l'augmentent ; voilà la différence... Mais rassure-toi ; vas, tu n'es pas engagé, je ne t'ai pas fait soldat, tu n'en es pas digne : il faut une bonne tête pour conduire un bon bras, & nous avons en France assez de bons sujets, & de bonne volonté, sans en prendre un mauvais comme toi, & malgré lui.

HURLUBRELU, *piqué.*

Dianrré ! comme vous méprîsez le monde ! parce qu'on est un peu étourdi ; ça ne compromet rien ça ; mais c'est égal : si je ne suis pas racolé, qu'est-ce donc que j'ai finé là ?

LE SOLDAT.

Oh ! tu as signé ce que l'on devait raisonnablement exiger de toi ; c'est une permission que tu



donnes à Mademoiselle de toucher les six cent livres de ton oncle avant de t'épouser.

LE GARÇON.

Ah! à la bonne heure; ça, c'est naturel.

HURLUBRELU.

Quiens! la belle attrappe: si elle touche l'argent avant, faudra toujours ben qu'elle m'épouse après. J'ai-ti pas là sa promesse, en écriture encore.

JAVOTTE.

Oui, M. Hurlubrelu, vous l'aviez; mais votre bonne tête vous a encore trompé là-dedans. La voilà que vous venez de rendre au lieu du billet de votre bon ami M. Jean.

HURLUBRELU.

Ah! le diable de Jean, le v'là encor là!... Sarpedié! comme ste tête là m'en joue donc des tours!... allons, c'est égal. Ça sera du moins le dernier d'aujourd'hui... & même ça me fait faire une aute reflexion; aussi ben i faut faire une fin. (*Au soldat.*) Monsieur, j'ai vos reproches-là sus le cœur! appernez que n'y a pas ici de mauvais sujets, ni des gens malgré eux non pus. J'ai t'employé vos dixécus de la Loi; vous me l'avez proposé pour créanciere, & je m'y accorde; & ce que vous avez fait là tout-à-l'heure pour une frime, je veux que ça soye du tout de bon, moi.

LE SOLDAT.

Est-il possible! comment, mon ami, tu aurais le cœur de vouloir être soldat?

HURLUBRELU.

Oui, Monsieur, je l'avons.



Ah, mon ami ! je ne souffrirai pas que ce soit ces dix écus là qui t'engagent, au moins : il n'est pas juste que tu perdes tout ; la Géroflée ? v'là les vingt-quatre livres. Je payerai le vin, moi.

HURLUBRELU, *décidé.*

Et moi je ne le veux pas. V'là mon dernier mot... Sans avoir de l'esprit, je vois ben que Mamselle Javotte ne m'aime pas, & qu'elle te veux ben, toi, Nicolas ; par ainsi, c'est pas encor mon tour : épouse-la, j'y consens, & garde ton argent pour la noce... mais à condition que tu feras un bon mari, qu'elle fera une bonne femme ; & que vous direz quelquefois de moi que je suis un bon garçon aussi.

LE CABARETIER, *lui sautant au cou.*

Ah, mon ami ! mon cher ami !

JAVOTTE, *l'embrasse.*

Mon cher Hurlubrelu !

LE SOLDAT, *de même.*

Mon camarade... vas, je commence à bien espérer de toi.

HURLUBRELU, *au soldat.*

Oui, Monsieur, c'est vrai, que je n'avons pas eu jusqu'à présent une bonne cervelle ; mais du moins j'avons un bon cœur, je suis bon Français, j'allons servir la République, & jarni ! ptête qu'à la fin tout ça me fera revenir une bonne tête.

FIN.







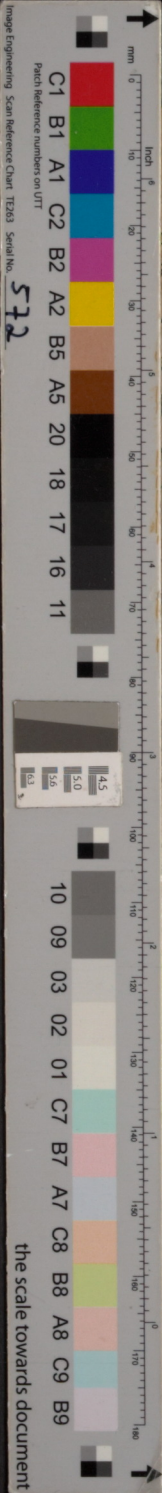


image Engineering Scan Reference Chart T1293 Serial No. 572

COMÉDIE.

noiselle de toucher les six cent livres  
ant de t'épouser.

LE GARÇON.

de heure ; ça , c'est naturel.

HURLUBRELU.

elle attrappe : si elle touche l'argent  
oujours ben qu'elle m'épouse après.  
promesse, en écriture encore.

JAVOTTE.

urlubrelu, vous l'aviez ; mais votre  
a encore trompé là-dedans. La voilà  
de rendre au lieu du billet de votre

HURLUBRELU.

de Jean, le v'là encor là!... Sarpe-  
tête là m'en joue donc des tours!...  
Ça fera du moins le dernier d'aujourd-  
e ça me fait faire une aute réflexion ;  
aire une fin. ( *Au soldat.* ) Monsieur,  
s-là fus le cœur! apprenez que n'y a  
is sujets, ni des gens malgré eux non  
yé vos dixécus de la Loi; vous me l'a-  
t créanciere, & je m'y accorde; & ce  
ait là tout-à-l'heure pour une frime,  
oye du tout de bon, moi.

LE SOLDAT.

! comment, mon ami, tu aurais le  
être soldat?

HURLUBRELU.

ur, je l'avons.